

DU TEXTE À LA PRÉDICATION¹

Pasteur Jean Koulagna

Plan

- Quatre éléments fondamentaux : écoute, enseignement, proclamation, interpellation
- Trois temps : étude (exégèse), méditation (herméneutique), communication (sermon)
- TP : Luc 21, 25-36 (en appui au point précédent) : pistes possibles de prédication
- Considérations pratiques et conclusives

Quatre éléments fondamentaux

Laurent Gagnebin propose ceci : « Prêcher, c'est préparer sa prédication en ayant présents à l'esprit quatre verbes et en faisant quatre actes qui se complètent, s'enrichissent mutuellement (...). Prêcher, c'est ainsi : écouter, enseigner, proclamer, interpeller »².

- L'écoute, c'est l'écoute de Dieu. Avant d'être orateur, le prédicateur est d'abord adorateur. Or l'écoute de Dieu, « c'est aussi celle de sa parole à travers notre lecture de la Bible », dans une attitude de prière puisque seul Dieu peut faire qu'une parole humaine devienne parole divine. Mais l'écoute, c'est aussi celle des autres, de ceux à qui nous allons nous adresser, afin qu'ils puissent faire leur propre parole et se sentent concernés par elle, avec des mots qui leur soient familiers. Sur un plan pratique, il peut être utile, en préparant votre prédication, de penser à une personne. « Parler à une personne est le plus sûr moyen de parler à tous, non l'inverse ». Il y a forcément un dialogue dans la prédication.

¹ Atelier de formation proposé aux prédicateurs à la paroisse EEAM de Rabat, le 09 décembre 2023.

² L. Gagnebin, « Qu'est-ce que prêcher ? », in *La prédication*, p. 6-14.

- L'enseignement. Il y a toujours cette part de catéchèse dans notre prédication, mais il faut veiller à ce qu'elle ne prenne pas toute la place. Une prédication n'est ni une conférence savante, ni une étude biblique, encore moins un cours magistral d'université. « Il y a mille choses dont on ne parle jamais en chaire, et qu'il faut savoir », disait Alexandre Vinet. Il faut donc faire le tri de toutes les connaissances qui nous sont fournies par notre propre lecture du texte et par les ouvrages savants (commentaires, dictionnaires et autres) que nous consultons au cours de notre préparation. Il est important que les auditeurs d'une prédication aient l'impression d'avoir appris quelque chose avec elle ; mais il ne faut pas oublier qu'aller à l'église n'est pas aller à l'école.
- La proclamation. Derrière le texte de la Bible il y a le Dieu de Jésus-Christ. Tout travail de la Bible entendue comme parole de Dieu nous fait passer du rationnel au relationnel, ce qui ne signifie pas qu'une approche croyante du texte ne soit pas nécessairement une lecture non scientifique. En abordant le texte biblique, quatre questions doivent être posées : que dit le texte ? Que veut dire le texte ? Que veut nous dire le texte ? Que veut me dire le texte ? Si bien qu'en fin de compte, le prédicateur ne dit pas seulement ce qu'il sait, mais aussi et surtout ce qu'il croit, il dit et partage sa foi. Prêcher, c'est donc aussi proclamer sa foi.
- L'interpellation. « Écouter, c'est obéir. Croire, c'est agir. L'interpellation homilétique nous rappelle sans cesse que l'action éthique, sociale, politique, n'est pas étrangère à l'univers biblique et que le Dieu de l'incarnation, de Jésus-Christ, doit régner sur notre vie tout entière ». L'interpellation, c'est l'interpellation à changer, à se convertir, mais c'est aussi de prier pour que le règne de Dieu vienne. Mais attention, il ne s'agit pas d'une accumulation d'impératifs traumatisants. Dieu donne ce qu'il ordonne, et sa grâce est d'abord et toujours promesse libératrice. C'est là l'Évangile, la bonne nouvelle.

Une démarche en trois temps

Le temps de l'Exégèse : pour faire simple, exégèse = explication. Il s'agit de chercher ce que dit (ou veut dire) un texte. C'est la phase de l'étude du texte. C'est la recherche du sens, qui se fait au moyen d'un certain nombre d'outils méthodologiques :

- Méthodes historiques : mettre à contribution des éléments du contexte social, religieux, politique, etc. si on peut les avoir et s'ils sont susceptibles d'apporter des informations pour comprendre le texte. Savoir par exemple qui est l'auteur (réel ou moral), qui sont les destinataires (réels ou moraux) ; le texte répond-il à un souci particulier ? Y a-t-il un objectif affiché ou implicite ? Comment le texte répond-il à ce souci et atteint-il son objectif ?
- Méthodes littéraires : mettre à contribution les éléments littéraires présents dans le texte : qu'est-ce qui vient avant et/ou après le texte ? Ce qui vient avant et/ou après le texte aide-t-il à comprendre le texte ? Y a-t-il des mots qui reviennent plusieurs fois ? Y a-t-il des termes qui, en grec ou en hébreu, ont une portée qui éclaire davantage le texte ? Comment le texte est-il construit ? etc.

Des observations

- On peut privilégier les méthodes historiques ou les méthodes littéraires. Mais dans bien des cas, il peut être utile de faire appel aux deux à la fois. Il n'est donc pas question de faire un choix arbitraire.
- Il n'est pas question de faire une fausse technicité : inutile de s'embrouiller sur la critique textuelle si cela ne va rien apporter. L'enjeu, c'est de s'assurer que l'on a compris le texte comme ont pu le comprendre ceux à qui il était initialement destiné. Pas la peine de bombarder vos auditeurs avec des termes hébreux ou grecs s'ils n'apportent rien à la compréhension du texte.

Le temps de l'Herméneutique : c'est la recherche de la signification ou, si vous préférez, du sens actuel. Dans l'exégèse on a recherché le sens historique du texte (ce que ses premiers destinataires ont pu comprendre, ce que le texte voulait leur dire). En herméneutique, je

me demande en quoi ce texte, qui ne m'était pas destiné, qui était écrit quand nous n'étions pas là et qui ne l'était pas pour nous, me parle ou parle à ma communauté, à mon Église. Quels sont les problèmes qui se posaient aux auditeurs directs de Jésus ou d'un prophète, à la communauté des premiers lecteurs, et qui sont encore les mêmes pour moi ou pour ma communauté ? Comment le texte répond-il (ou ne répond-il pas) à des questions nouvelles qui se posent aujourd'hui et qui n'existaient pas ou ne se posaient pas de la même manière à l'époque du texte ?

C'est la phase de l'écoute et de la méditation du texte. Le texte que je lis étant Parole de Dieu, que me dit cette parole ? En quoi nous interpelle-t-elle, moi d'abord, ma communauté ensuite ?

En contexte herméneutique, le lecteur, qui dans notre cas est lecteur croyant, lecteur engagé, est amené à faire un peu silence devant Dieu et à le laisser lui parler, mais aussi à poser des questions pertinentes au texte en relation avec sa situation présente. De ce point de vue, le même texte ne me parlera pas exactement de la même manière aujourd'hui dans une situation A que demain dans une situation B. Le même texte ne parlera pas à un lecteur C dans un milieu et un contexte donnés qu'à un lecteur D dans un autre milieu et un autre contexte donnés. C'est pour cela que nous disons que cette Parole de Dieu est vivante. C'est pour cela que s'arrêter à l'exégèse ne suffit pas ; il faut faire *le saut herméneutique*.

Le temps de la Prédication : c'est souvent le but de notre lecture de la Bible comme pasteurs. Nous partons de l'exégèse (approche scientifique et objective du texte) à l'herméneutique (approche méditative et subjective du texte) pour arriver à la prédication, c'est-à-dire à la proclamation.

À l'issue de l'exégèse et de l'herméneutique, un ou (le plus souvent) plusieurs messages ont pu émerger du texte. Il est mieux de se concentrer sur un message, ça permet de se concentrer dessus et de faire en sorte que tout le monde ait partagé la même chose.

Il faut donc définir un message, celui que vous allez délivrer et partager, ainsi que la manière dont vous aller dire ce message. Une seule idée, un seul et unique message. Ça peut être la clef la plus importante pour prêcher³. Une fois le message choisi, il doit être travaillé. La prédication est un exercice de communication. Le mauvais message, dans ce sens, n'est pas forcément le message hérétique ou théologiquement faux. Le mauvais message, c'est celui qui ne se communique pas, qui ne passe pas, quelles que soient par ailleurs ses qualités exégétiques ou théologiques.

La prédication est l'aboutissement communautaire d'une démarche individuelle qui a commencé dans votre bureau. Elle doit enseigner, proclamer, interpeller.

*Quelques conseils...*⁴

« Se contraindre pour être libre ».

- Une fois le message défini, imposez-vous un plan ; un plan logique, simple, et surtout qui corresponde au message envisagé.
- Cela sous-entend que vous allez rédiger votre prédication. C'est une question de discipline personnelle, de sérieux et même de respect vis-à-vis de vos auditeurs. Ça vous évite les baisses de forme ou les distractions dues à du bruit dans l'assemblée ou à d'autres facteurs indépendants de vous. Mais écrivez, non pour lire, mais pour mieux dire. Écrivez donc au service d'une parole orale, en choisissant des mots simples, un style vivant, en prévoyant des gestes, des images...

³ L. Schlumberger, « Les trois temps de la prédication », in *La prédication*, p. 33.

⁴ *Ibid.*, p. 34-35.

Atelier pratique : Jean 8. 1-11

¹ Jésus se rendit à la montagne des oliviers. ² Mais, dès le matin, il alla de nouveau dans le temple, et tout le peuple vint à lui. S'étant assis, il les enseignait.

³ Alors les scribes et les pharisiens amenèrent une femme surprise en adultère ; (8-4) et, la plaçant au milieu du peuple, ⁴ ils dirent à Jésus : Maître, cette femme a été surprise en flagrant délit d'adultère. ⁵ Moïse, dans la loi, nous a ordonné de lapider de telles femmes : toi donc, que dis-tu ? ⁶ Ils disaient cela pour l'éprouver, afin de pouvoir l'accuser. Mais Jésus, s'étant baissé, écrivait avec le doigt sur la terre.

⁷ Comme ils continuaient à l'interroger, il se releva et leur dit : Que celui de vous qui est sans péché jette le premier la pierre contre elle. ⁸ Et s'étant de nouveau baissé, il écrivait sur la terre. ⁹ Quand ils entendirent cela, accusés par leur conscience, ils se retirèrent un à un, depuis les plus âgés jusqu'aux derniers ; et Jésus resta seul avec la femme qui était là au milieu.

¹⁰ Alors s'étant relevé, et ne voyant plus que la femme, Jésus lui dit : Femme, où sont ceux qui t'accusaient ? Personne ne t'a-t-il condamnée ? ¹¹ Elle répondit : Non, Seigneur. Et Jésus lui dit : Je ne te condamne pas non plus : va, et ne pêche plus.

Premières réactions

- Jésus au mont des Oliviers, puis au temple. Deux lieux qui caractérisent les gestes et fréquentations de Jésus chez Jean. Le mont des oliviers, lieu de prière, et le temple, lieu d'enseignement et de signes du royaume.
- Une femme surprise en adultère. Et l'homme avec qui elle a commis l'adultère, où est-il ? La loi ne s'applique-t-elle pas à lui aussi ?
- Qu'écrivit Jésus sur la terre ? serait-il devenu un voyant ? que voyait-il ou que voulait-il voir ?

- « Afin de pouvoir l'accuser ». Oui, c'est toujours cela : accuser – accuser Jésus en accusant la femme. Mais les accusateurs finissent par se sentir accusés par leur conscience.
- Jésus ne condamne pas, mais encourage à ne plus pécher. Est-il possible de ne pas pécher. Qu'est devenue la femme après cet épisode ?

Des questions techniques importantes

Ce passage, ainsi que le dernier verset du v. 7, est absent de quelques manuscrits anciens. De nombreux spécialistes pensent qu'il a été rajouté, et l'endroit où il est placé varie beaucoup : tantôt ici, tantôt après 7. 36 ou 21. 25, tantôt encore après Lc 24. 53. C'est un indice que c'est une tradition flottante et indépendante qui n'appartenait pas à l'origine aux quatre évangiles. Et le texte rajouté présente lui-même de nombreuses variantes internes entre les différents témoins. On aura peut-être l'occasion d'en aborder quelques-unes au cours de cette étude.

D'où vient ce texte unique... et quelque peu intrigant ? C'est le seul passage dans l'ensemble des évangiles et de tout le Nouveau Testament qui présente Jésus en train d'écrire (ou de gribouiller) quelque chose. Et c'est même sur le sol. Donc quelque chose appelé à disparaître, à être effacé.

Des mots et expressions, pour comprendre

v. 1-2 : l'entrée

Jésus se rend au mont des oliviers. Qu'y faisait-il ? Les synoptiques (mais surtout Luc) indiquent que Jésus y allait assez fréquemment (Lc 22. 39), en précisant parfois que c'est pour y passer la nuit (Lc 21. 37). Chez Jean, c'est l'unique mention. Le v. 2 de ce passage laisse

supposer qu'il y a passé la nuit. Faut-il penser que son logement à Jérusalem se trouvait dans le coin, ou plutôt qu'il y vivait comme un SDF (Mt 8. 20 ; Lc 9. 58) ou qu'il y priait comme on le pense souvent (sur la base de l'épisode de la nuit de son arrestation) ? Le contexte ici semble orienter vers un lieu de retraite, de repos, qui peut impliquer la prière. Mais nous ne le savons pas vraiment.

Ensuite, il se retrouve de nouveau dans le temple. Chez Jean, il y va souvent et y pose des actes. Ici, c'est pour y enseigner. Cela indique qu'il lui est reconnu une certaine autorité, voire une légitimité, une position officielle, en tout cas pour les foules (présentées comme « tout le peuple ») qui l'écoutent. Pour ces dernières, c'est un rabbi, un maître.

v. 3-6 : La femme accusée pour accuser Jésus

On amène donc à Jésus une femme surprise en adultère, mais pas l'homme. Où est-il passé ? Faut-il comprendre que la femme est mariée (sinon elle ne serait pas accusée d'adultère, mais de prostitution) et l'homme célibataire, divorcé ou veuf (sinon pourquoi l'a-t-on épargné) ?

Étonnant que Jésus lui-même n'ait pas posé cette question. À moins de supposer que cette question se trouve dans ce qu'il écrivait ou en sous-entendu dans son silence ou dans la seule phrase qu'il prononcera à l'égard des accusateurs (v. 7b).

Le problème du récit ne réside sans doute pas dans cette justice à deux vitesses, mais bien dans le rapport à la loi et le piège que l'on veut tendre à Jésus. La femme devient juste un prétexte.

On place la femme « au milieu du peuple », c'est-à-dire de ceux qui étaient en train d'écouter Jésus. Les scribes et pharisiens interrompent donc l'activité de Jésus et perturbent l'attention des auditeurs. Cela fait peut-être partie du stratagème.

« Maître » *didaskale* (διδάσκαλε). L'appellation est ironique et provocatrice. Mais l'ironie se retourne, puisque les scribes et les pharisiens, malgré eux et à leurs dépens, reconnaissent à Jésus cette autorité : Jésus leur dira une seule chose qui les obligera à apprendre, donc à se retrouver en position d'élèves.

« Moïse, dans la loi, nous a ordonné ». Association intéressante entre Moïse, l'autorité, et « nous ». La loi de Moïse demande que les deux coupables (l'homme et la femme) soient également punis de mort, mais « leur » loi (celle en vertu de laquelle la femme est livrée à Jésus) infléchit cette loi de Moïse tout en continuant à s'identifier à elle.

« De telles femmes » *tas toïautas* (τὰς τοιαύτας). Expression méprisante et haineuse. La femme, prise en otage, est méprisée. Les mots *τὰς τοιαύτας* pourraient être rendus par « de telles choses », puisque le mot « femme » n'y est même pas mentionné. Au nom d'une loi qui s'applique de façon sélective, une femme se voit refuser sa dignité humaine.

« Pour l'éprouver afin de pouvoir l'accuser ». Pourquoi l'accusent-ils ? Sans doute parce qu'il dérangeait le système. Il n'appartenait pas au cercle des savants et spécialistes de la loi et des affaires religieuses ; il n'avait probablement pas été dans leurs écoles. En plus, il venait de Galilée, une région méprisée pour son mélange culturel (et religieux), réel ou supposé. « Quelque chose de bon peut-il venir de Nazareth ? », demandait Nathanaël. Voir l'histoire des Galiléens massacrés par Pilate.

Et pourtant, Jésus acquérait une audience et une autorité qui gênaient... et qui risquaient de retourner les occupants. Mais pas seulement. Peut-être les scribes et pharisiens étaient-ils morts de jalousie ? Ils n'étaient pas contents que quelqu'un vienne de nulle part et ait un succès qu'ils n'arrivaient pas, eux, à avoir. Conséquence, il faut le faire tomber, à tout prix. Une vraie attitude de sorcellerie.

Si Jésus disait : « oui, allez-y, lapidez-la », ils auraient trouvé raison pour le dénoncer auprès des autorités romaines qui, seules, ont le droit de mettre quelqu'un à mort. Si par contre il disait : « Mais vous n'avez pas le droit de la lapider », ils auraient l'occasion de le dénoncer comme méprisant la loi de Moïse. Une réponse par un oui ou par un non aurait accusé Jésus. C'est en cela que c'est un piège, quelque chose pour le faire tomber. C'est le même genre de piège qu'on lui tend lorsqu'on lui demande s'il faut ou pas payer impôt à César, c'est-à-dire au pouvoir romain.

Mais Jésus ne répond pas tout de suite à la question. Il trace (ou écrit) des choses sur le sol. Qu'écrit-il ? Des formules magiques ? On a spéculé sur le contenu de ce que Jésus a écrit : on a pensé qu'il écrivait les noms de toutes les prostituées, ou le nombre de pierres tenues entre les mains des accusateurs, ou autre chose encore.

À l'époque de Jésus, en cas d'accusation, l'usage voulait que le prêtre se baisse et écrive sur la poussière du sol (ou sur n'importe quel autre support éphémère) la loi qui a été violée ainsi que le nom de l'accusé (ou des accusés). Si c'est bien ce que Jésus a fait, c'est qu'il joue donc le jeu des accusateurs, il endosse le rôle de juge qu'on essaie de lui faire jouer (même si c'est pour ensuite trouver de quoi l'accuser). Mais dans ce cas, il faut penser qu'il écrit donc la loi (orale) pour leur montrer qu'ils l'ont eux-mêmes enfreinte en n'emmenant que la femme, et pas l'homme, alors que la loi prescrit que les deux coupables soient emmenés et condamnés ensemble (Lv 20. 10 ; Dt 22. 22).

À part cela, les spéculations vont bon train. Il suffit d'un tour sur Internet pour rencontrer toutes sortes de suppositions, les unes plus ingénieuses que d'autres et les unes plus farfelues que d'autres, mais qui, toutes, ne nous mènent guère bien loin.

Il ne faut donc pas s'attarder inutilement sur cette question. On peut spéculer, mais on risque de n'en tirer rien de sérieux. Peut-être s'agit-

il simplement de dire qu'il faisait semblant d'être distrait, pour donner aux accusateurs le temps de prendre du recul.

v. 7-9 : La réponse du maître

Ils continuent à l'interroger, à le harceler. Ils veulent une réponse ; ils attendent son oui ou son non. Ils veulent visiblement en finir. Et Jésus finit par leur répondre, mais ni par oui ni par non. Il les oblige à répondre eux-mêmes à leur question. Il leur montre, en maître, que oui et non sont trop faciles. Ce ne sont même pas des réponses. Il les amène à se poser de vraies questions et à y trouver de vraies réponses.

« Que celui qui n'a jamais péché lui jette le premier la pierre ». Autrement dit : « Lapidez-la si cela vous arrange, mais voyez ensuite, au nom de la même loi de Moïse en vertu de laquelle vous prétendez agir, si vous n'êtes pas vous-mêmes passibles de lapidation ». Jésus renvoie les accusateurs au principe d'après lequel le témoin doit être le premier à exécuter la sentence en cas d'idolâtrie (Dt 13. 9-10 et 17. 7), mais il va plus loin : le témoin du péché de l'autre est aussi témoin de son propre péché, de sa propre violation de la loi.

Les accusateurs sont des scribes (c'est-à-dire des spécialistes de la loi) et des pharisiens (des zéloteurs de la loi). Ils connaissent donc trop bien cette loi de Moïse et sont mieux placés, en y réfléchissant un peu, pour comprendre que personne n'est en mesure de l'observer entièrement.

Les accusateurs accusent la femme et tentent de faire accuser Jésus. Mais Jésus les oblige à s'examiner et à constater qu'eux aussi sont accusables. C'est trop facile de voir la faute de l'autre ou de le pousser à la faute. C'est plus difficile de faire un examen de soi, de se voir tel qu'on est soi-même. Voir la parabole de celui qui voulait enlever la paille de l'œil d'un autre alors que lui-même a une poutre dans son œil. Jésus les laisse donc réfléchir et répondre à leur propre question. Il se remet à son « écriture ».

Conséquence, ils s'en vont tout honteux, accusés par leur propre conscience. C'est le comble de l'ironie. Mais enfin, ils ont appris quelque-chose ! Ils ont appris que la bonne réponse n'est pas oui et non ; ils ont appris à se regarder pour commencer ce que la Bible appelle « conversion ». Et Jésus reste seul avec la femme.

v. 10-11 : Va et ne pêche plus

Les accusateurs partis, Jésus s'adresse à la femme : « Personne ne t'a-t-il condamné ?... Moi non plus, je ne te condamne pas ». Jésus montre qu'il n'est pas venu pour condamner, mais pour sauver (Jn 3. 17, cf. Luc 19 – l'affaire Zachée). Il ne dit pas non plus : « Ce n'est pas grave, laisse tomber ». Il l'appelle à changer : « Va, et ne pêche plus ».

Au final, Jésus a invité les accusateurs et l'accusée à changer, à se convertir. On ne sait pas ce qu'est devenue cette femme. Peut-être est-elle devenue une des nombreuses femmes disciples ? Peut-être est-elle retournée à son activité et est-elle de nouveau tombée dans l'adultère ? Le récit s'arrête sans nous dire la suite. Parce que cette suite, pour l'évangéliste qui nous rapporte l'histoire, n'est pas la chose la plus importante qu'il veut communiquer à ses lecteurs.

Enjeux théologiques

- Le rapport à la loi :
 - Si elle doit être appliquée, elle doit l'être complètement et avec tout le monde : « Nul n'est au-dessus de la loi », dit-on souvent.
 - Personne ne peut prétendre l'accomplir, en-dehors de Jésus : elle est donc accusatrice, aussi bien pour les personnes ordinaires que pour les spécialistes ; elle condamne tout le monde.
- L'appel à la conversion, au changement, au salut

- La femme adultère aussi bien que les scribes et les pharisiens sont appelés à cette conversion.
- « Moi non plus, je ne te condamne pas ».
- Se méfier des réponses en oui et non, se poser de vraies questions dans notre rapport à la loi et à Dieu.
- Etc.

Pistes pour la prédication

- Dieu ne regarde pas seulement et d’abord les actes, il regarde d’abord les personnes : Dieu ne nous écrase pas avec la loi, il nous tend toujours la main, pour nous aider à nous en sortir, à regarder devant et à accueillir la miséricorde de Dieu.
- La jalousie meurtrière des scribes et pharisiens en relation avec la réalité de la sorcellerie dans les sociétés africaines.
- Jésus sauve le pécheur de la condamnation, il ne le sauve pas du devoir de changer, de se convertir. Sauvés de la condamnation, nous vivons dans un monde où nous sommes toujours exposés à la tentation, au péché, et nous devons sans cesse lutter contre le mal. Cf. la prière du Seigneur : « Ne nous laisse pas entrer en tentation ».
- Attention aux radicalismes religieux, qui peuvent devenir idéologiques : la loi de Dieu est donnée pour le bien, non pour la violence. S’attaquer au mal et non aux personnes.
- La misère humaine et la miséricorde divine. Saint Augustin commente ainsi cet épisode : quand la foule déchaînée se disperse, il ne reste que deux personnes, la femme adultère et Jésus, et deux réalités, la misère humaine et la miséricorde divine.
- Nul ne doit être méprisé au nom de la loi !

Un message terminé⁵ – sous le thème « Misère humaine et miséricorde divine »

(Visionner la prédication sur Youtube :

https://www.youtube.com/watch?v=UxFNC_HbBgk)

Cette histoire est l'une des plus connues du Nouveau Testament, une des plus étranges aussi à cause d'un détail : l'écriture de Jésus, la seule qui nous soit rapportée par les évangiles, mais qui garde tout son mystère puisque nous ne savons même pas ce que Jésus a écrit. Mais aujourd'hui, nous n'allons pas parler de cette mystérieuse écriture de Jésus. Au lieu de cela, je vous invite à méditer sur ce récit, en quelques points.

Commençons par observer ce qui se passe. Des scribes et des pharisiens, encore eux, interrompent Jésus dans le temple alors qu'il est en train d'enseigner. Ils traînent une femme surprise en flagrant délit, disent-ils, d'adultère. La femme est présentée comme déjà jugée coupable. Mais elle va surtout être utilisée à une autre fin : piéger et faire accuser Jésus, parce qu'ils sont animés par une jalousie et une haine meurtrières à l'encontre de Jésus.

À plusieurs reprises, les évangiles affirment que les pharisiens et les scribes cherchent à le faire mourir. Et au lieu d'investir leur intelligence et leur énergie à faire leur travail, c'est-à-dire à prendre soin du peuple, ils vont gaspiller cette intelligence et cette énergie en cherchant à faire tomber quelqu'un. Parce que le succès et la popularité de Jésus les dérangent. Jésus leur fait écran. Il est à ce titre un adversaire dangereux à abattre.

Cela ne nous rejoint-il pas dans nos réalités de vie ? Cette histoire, bien qu'elle ne soit pas une parabole, en devient une puisqu'elle illustre bien des situations dans nos relations les uns avec les autres. On le voit dans les familles, lorsqu'une personne réussit plus que

⁵ 5^e dimanche du Carême, EEAM Rabat, le 7 avril 2019.

d'autres ; dans les lieux de travail ; des amitiés qui se fissurent et se brisent lorsqu'un des amis s'en sort mieux que l'autre. Pourquoi lui et pas moi ? Le premier fratricide que rapporte la Bible, à savoir l'histoire du meurtre d'Abel par son frère Caen, est une histoire du refus du succès de l'autre.

C'est ce qui se passe dans beaucoup de nos villages en Afrique et dans les milieux politiques, et que nous appelons sorcellerie. Je parle de la sorcellerie, non dans ses manifestations obscures que je ne connais pas, mais dans sa logique de base : lorsque je réussis, je dois être seul à réussir ; je ne supporte pas que quelqu'un d'autre me fasse écran, et quiconque essaie de réussir comme moi devient un concurrent, voire un adversaire à abattre. Lorsque j'échoue, tout le monde doit échouer, et je ne supporte pas que quelqu'un d'autre réussisse. Cela se passe aussi dans nos églises : des conflits entre pasteurs, entre membres d'un conseil presbytéral, entre membres d'un groupe de chorale, etc. trouvent souvent leur source dans cette jalousie.

Cette attitude se voit dans les petits détails de la vie quotidienne : un étudiant qui confisque ou cache un livre de la bibliothèque, ou en arrache des pages pour que d'autres étudiants n'en bénéficient pas, pour réussir seul. Un soldat qui trafique le matériel d'un autre pour le faire échouer ; un salarié qui sabote le travail d'un collègue pour le faire tomber, etc.

C'est cela que j'appelle sorcellerie. Et cette attitude nous détourne de notre identité et de notre mission. C'est cela le problème de ces scribes et pharisiens qui cherchent à piéger Jésus en essayant de le réduire à répondre par un oui ou un non à une question de droit : « *Moïse, dans la loi, nous a ordonné de lapider de telles femmes : toi donc, que dis-tu ?* » Ils avaient la réponse à leur question, mais attendaient que Jésus leur dise si oui ou non il fallait lapider la femme.

Dans cette logique, leurs yeux se sont fermés sur le fait que cette femme adultère est une personne humaine. Seuls comptent à leurs

yeux la cible à abattre, Jésus, et le moyen de le faire, la loi. Finalement, cette pauvre femme n'existe même pas en tant que personne. Elle n'est plus qu'un objet. « *Moïse, dans la loi, nous a ordonné de lapider de telles femmes* », disent-ils. Le mot grec rendu ici par « de telles femmes » pourrait être traduit aussi par « de telles choses », « de tels machins ». Il n'y a pas plus méprisant ni plus insultant que cela.

Mais Jésus invite les accusateurs de la femme et ses détracteurs à dépasser cela, à dépasser cette sorcellerie primaire qui se réduit trop facilement à un oui ou à un non, pour se poser de vraies questions. Pour cela, il feigne d'abord d'être distrait, de ne pas faire attention à eux : il trace des choses sur le sol. Ce geste a suscité pas mal d'interprétations, les unes plus fantaisistes et plus saugrenues que d'autres. Inutile de nous y attarder. En feignant de s'occuper d'autre chose, d'être distrait, Jésus refuse de leur répondre du tic au tac. Il leur donne le temps de réfléchir eux-mêmes à leur propre question, mais surtout de se la poser en s'examinant eux-mêmes.

Cela me fait penser à la parabole de la paille et de la poutre dans les yeux dont nous avons parlé ici même il y a à peu près un mois. Il est bien trop facile de voir la faute de l'autre, mais il est plus difficile de faire le point sur soi-même. Et sans haine ni désir de les humilier, Jésus invite ses interlocuteurs à s'arrêter un peu, à maîtriser leur jalousie contre lui-même et leur zèle contre la femme, pour faire une démarche de raison : « *Que celui qui n'a jamais péché lui jette le premier une pierre* », finit-il par leur dire.

En disant cela, Jésus renvoie les accusateurs au principe d'après lequel le témoin doit être le premier à exécuter la sentence en cas d'idolâtrie (Dt 13. 9-10 et 17. 7), mais il va plus loin : le témoin du péché de l'autre est aussi témoin de son propre péché, de sa propre violation de la loi. On peut donc retraduire ainsi ses paroles : « *Lapidez-la si cela vous arrange, mais voyez ensuite, au nom de la même loi de Moïse en vertu de laquelle vous prétendez agir, si vous n'êtes pas vous-mêmes passibles de lapidation* ».

En les obligeant à réfléchir, Jésus les délivre, pour le moment en tout cas, de la tentation meurtrière qui les anime, à la fois contre la femme et contre lui-même. Il leur montre que la patience et la miséricorde de Dieu sont aussi pour eux. Il les invite à changer leur vue et leur position, à quitter leur jalousie meurtrière et leur zèle incohérent pour saisir cette miséricorde divine.

Chers amis, l'Évangile de ce dimanche nous rappelle cette miséricorde de Dieu et nous invite à cette conversion qui nous permet de la saisir. Plutôt que de passer le temps à nous occuper de la faute des autres, plutôt que de passer le temps à mourir de jalousie parce que d'autres ont réussi plus que nous ou de les voir comme des concurrents dangereux, Jésus nous invite, comme il invite indirectement les scribes et les pharisiens, à entrer dans le règne de Dieu en toute modestie, en toute simplicité, en toute humilité.

Lorsque nous aurons opéré cette conversion, nous verrons devant nous les gens, non pas comme des choses et des machins, mais comme des êtres humains, comme des frères et des sœurs que Dieu aime autant qu'il nous aime. Nous ne verrons pas des femmes et des hommes à lapider ou à liquider, mais des frères et des sœurs à aider et à relever s'ils sont tombés, ou à encourager s'ils s'en sortent plutôt bien et mieux que nous.

À la fin de l'histoire, lorsque les accusateurs sont partis, Jésus dit à la femme : « *Personne ne t'a-t-il condamné ? Moi non plus je ne te condamne pas. Va et ne pêche plus* ». Jésus montre qu'il n'est pas venu pour condamner, mais pour sauver (Jn 3. 17, cf. Luc 19 – l'affaire Zachée). Il ne dit pas non plus : « *Ce n'est pas grave, laisse tomber* ». Il l'appelle à changer : « *Va, et ne pêche plus* ».

On ne sait pas ce qu'est devenue cette femme après cet événement. Peut-être est-elle devenue une des nombreuses femmes disciples ? Peut-être est-elle retournée à son activité et est-elle de nouveau tombée dans l'adultère ? Le récit s'arrête sans nous dire la suite. Mais il se

termine sur cette invitation à ne plus pécher. Le péché pour cette femme, dans ce cas précis, est l'adultère, non pas seulement en tant qu'acte isolé, mais en tant que quelque chose qui l'empêche d'être ce que Dieu veut qu'elle soit, c'est-à-dire une femme qui se réalise dans toute sa dignité de femme, une femme que les scribes et pharisiens ne pourront plus traiter avec mépris comme « de telles choses ».

Entre la fin du 4^e et le début du 5^e siècle de notre ère, un théologien célèbre d'Afrique du Nord, Saint Augustin, commentait ainsi cet épisode : quand la foule déchaînée se disperse, il ne reste que deux personnes, la femme adultère et Jésus, et deux réalités, la misère humaine et la miséricorde divine. Cette histoire de la femme adultère nous montre notre misère humaine, que nous soyons du côté de la femme adultère ou de celui des accusateurs. Elle nous montre aussi la miséricorde de Dieu qui nous est offerte. Jésus nous invite à prendre conscience de notre misère et à saisir la main tendue de la miséricorde divine par un acte constant de repentance et de conversion. C'est cela la bonne nouvelle de ce cinquième et dernier dimanche du Carême.

Que Dieu, par son Esprit saint, nous donne la force de dépasser le péché, c'est-à-dire tout ce qui nous empêche de nous réaliser en tant qu'hommes et femmes, tout ce qui en nous essaie d'empêcher la volonté de Dieu de se réaliser, que ce soit par exemple nos comportements de sorcellerie qui nous tuent ou nous font tuer de jalousie, ou nos adultères qui nous rendent méprisables. C'est cela que j'appelle péché.

« Va, et désormais, ne pèche plus ». Amen.

NB : Le visionnage de la vidéo pourra être suivi de questions et discussions.